

LA QUÊTE DU GRAAL

PAR

CLAUDE BRULEY



LE COMTE DU GRAAL.

PREMIÈRE SÉQUENCE

Perceval, le héros de cette Quête, grandit dans une vaste forêt où sa mère vit recisée des affaires du monde et surtout loin de la Chevalerie qui lui a reçu son mari et ses deux premiers fils.

La Dame veuve de la forêt sauvage, comme on la nomme, veille avec un soin jaloux sur ce dernier fils qu'elle appelle "beau fils" et prend pense-t-elle toutes les mesures nécessaires afin de le conserver auprès d'elle.

Auteur des joies simples de la pêche et de la chasse Perceval connaît sa vie jusqu'au jour où quatre chevaliers, beaux comme des dieux, rencontrés au plus profond de cette forêt, éveillent en lui le désir de connaître l'exaltation des armes et des tournois.

Commentaire

LA DAME VEUVE ET LA CHEVALERIE.

Il y a bien longtemps, alors que la terre était dominée par une race antérieurement rouge mais devenue par la suite résolument noire, un Ordre féodal entièrement corrompu régnait sur une grande partie de l'humanité d'alors réduite à une servitude dégradante. Des pratiques magiques basées sur l'effusion de sang dissuadaient tout esprit de révolte.

Peu de temps avant l'affondrement du continent qui formait le cœur de ce vaste empire, il y a moins de dix mille ans, au sein de cette civilisation Touranienne, comme l'appellent les anciennes Chroniques, au plus sombre de ses jours, une fraction de ces êtres, non encore entièrement conditionnés, émigrerent en direction d'un continent, apparemment vierge, l'Europe, et s'enfoncèrent au cœur des grandes forêts boréales. Le froid qui régnait dans ces contrées, le défaut d'exposition solaire prolongée, les longues nuits périodiques, altérerent peu à peu la pigmentation de leur peau. Les rudes conditions d'existence minéralisantes rencontrées, les conduisirent à développer une forme d'intelligence jusque-là inconnue, le raisonnement née d'une curieuse alliance, celle d'une volonté déterminée et d'une tête froide, alliance qui excluait l'action passionnée, le geste réflexe sous la totale influence des forces du sang.

Ainsi naquit la Race blanche encore appelée Sémité, Sémité provenant de Sem, Chem, nom mythique que l'on retrouve dans la Bible et qui signifie: le Nom, sous entendu le Nom propre.

Le nom propre, opposé au nom commun, au nom de famille typifiant l'âme grouée sans volonté individuelle, livrée aux pulsions héréditaires.

Cette Race blanche est encore appelée Aryenne (du sanscrit *arya*; vocable qui signifie singulier).

Dans la tradition latine le nom propre est devenu le nom célèbre; *nobilis*, noble, celui qui est au dessus du commun. Encore faut-il l'être par ses propres qualités et non par la dynastie, le nom de famille, les priviléges du sang qui se rattachent à l'Ordre ancien.

Ici nous nous efforçons de dégager le caractère universel de cette Race nouvelle et du but poursuivi, sans oublier que tout nouvel état doit, dans ses phases de croissance, passer, si possible sans s'y attarder, par les états déjà héréditairement acquis, fruits de l'expérience des races précédentes. Par exemple l'état féodal que la Chevalerie s'efforcera de dépasser pour atteindre le but pressenti, à savoir l'acquisition d'un nom propre, la venue au monde de l'Ame de conscience de soi. But que la Psychologie des profondeurs appelle encore: la Votre de l'Individuation.

Mais auparavant il faudra avoir mis au monde et perfectionné l'Ame d'entendement, tâche qui incombera à cette nouvelle Race venue du froid. Ce nouvel état de conscience se bâtira à partir d'une lumière appelée solaire, celle du raisonnement se basant sur des réalités objectives, a-priori des obstacles qu'une nature de moins en moins clémence place devant ces âmes éprises de liberté; lumière qui s'efforcera de percer, (Perceval) d'éliminer les ténèbres de l'Inconscient collectif irrational, magique, qui dirige des millions d'êtres, qui, eux-mêmes, constituent un immense organisme féodal dans lequel, suivant son rang, ses fonctions, chacun connaît l'obéissance et la domination. Cet immense Organisme est dans la Tradition appelé "Maximus Homo".

La formation de cette Ame d'entendement ne sera pas sans danger car la lumière Aryenne sera froide, une épée à double tranchant qui affaiblit la vie animique en apportant la connaissance apparemment libératrice.

Pour éviter de donner une coloration raciste à cette présentation rappelons que si, à l'origine, la pigmentation de la peau répondait d'une manière formelle aux qualités mentales de l'âme qui habitait ce corps, le développement de l'intellect n'est plus l'uniqueapanage des blancs. Nous pouvons aujourd'hui rencontrer des blancs qui ont une âme noire et des noirs qui ont une âme blanche.

LA FEMME ARYENNE

Pour comprendre ce que les femmes, d'une manière générale, typifieront dans le Conte du Graal, il nous faut décrire leurs places dans ce nouvel Ordre doré. Elles resteront noires. Et bien que leur peau ait également blanchi sous l'effet des conditions climatiques que nous avons évoquées, placées sous l'autorité de plus en plus contraignante des hommes, elles resteront dans l'ensemble noires, c'est à dire liées aux forces instinctives, imaginatives, irrationnelles, qui donnent et entretiennent la vie ici-bas.

À cette époque la vocation de la femme était de représenter la nuit, comprendre, rester une source de vie sensorielle animique, lunaire émotionnelle, libré de toute entrave intérieure intellectuelle; état d'esprit propice au fonctionnement de l'imagination, à la vision interne qui non seulement lui permet d'échapper aux contraintes mentales qu'apportent inmanquablement les situations objectives, mais encore de communiquer par cette voie semi-onirique avec les Entités spirituelles, (en réalité des Races qui appartiennent à d'autres mondes); qui, jusque-là, conversaient librement avec les humains, et de pouvoir ainsi, par des Grâces, des Songes, guider ces humains en mal d'émancipation.

Ces Forces tutélaires n'ayant pas renoncé à leur action s'efforcèrent, à travers la femme aryenne, de conserver un pouvoir afin que leur sagesse conduisent les humains déchus vers un nouvel âge d'or.

Sachant cela nous pouvons imaginer les rapports de plus en plus difficiles qui s'établiront entre l'homme et la femme à partir de ces deux pôles de vie si différents dans leur démarche, dans leur mode d'existence, leur joie de vivre. Nous retrouvons ici la rencontre du jour et de la nuit, de l'intellect froid, calculateur, pragmatique, rationnel dans ses efforts pour maîtriser un monde soumis à une anarchie croissante, tant sur le plan de la nature que celui des mentals et la conscience imaginative, réchauffée, nourrie par le cœur, lui même étroitement soumis aux forces obscures de l'instinct héréditaire qui cherche à régner dans le domaine des affects, sur l'homme et les enfants.

A son tour l'intellect masculin, siècle après siècle, s'efforça de dompter, de limiter de maîtriser cette imagination féminine, ce cheval fougueux dont la course apparemment désordonnée semblait être attirée vers des abîmes au fond desquels ce bel intellect sombrerait.

A partir de telles prémisses les Civilisations aryennes, qui vont se succéder, Hindoue, Perse, Grecque, manifesteront une misogynie que les Civilisations latine et anglo-saxonne ne désavoueront pas.

Au cours de ces historiques chevauchées, quand il le put, le cheval chercha à se débarrasser du cavalier où à l'entraîner vers des contrées où ce dernier eut préféré de pas aller (cf le Celitisme, les Voluspa). A d'autres moments la monture fut sévèrement maîtrisée. Au Patriarcat ignaire, succéda le Patriarcat solaire dont le déclin entraîna le retour du Patriarcat etc.

En fait l'Ame d'entendement, joyau de l'arianisme, fut souvent gravement menacée au cours de sa formation. La séduction, le charme, le magnétisme pulsant émanant du corps féminin, engendre, aujourd'hui encore, des passions qui réduisent souvent à néant l'effort de rationalisation entrepris à la façon de ces incendies qui ravagent soudainement des bâcliers de forêt.

Il faudra attendre la Civilisation grecque, qui porta au plus haut niveau la pensée logique, pour assister aux signes avant-coureurs qui, des siècles plus tard, permettront une nouvelle forme de rencontre entre l'homme et la femme, rencontres au cours desquelles le cavalier se transformera en chevalier servant.

Nous parlons ici d'un état mental collectif qui concerne une civilisation dans son ensemble. Déjà au cours de la civilisation de la Perse antique, des individus acquièrent cet esprit chevaleresque qui conduit l'homme à devenir servant de la femme choisie, tout d'abord en la protégeant, en la respectant, puis en montrant à son égard loyauté, fidélité. L'Ordre des Fravartis, chevaliers spirituels perses, nous le rappelle.

Ce que la civilisation grecque mit en lumière c'est, à cette époque, la profonde disparité, l'abîme qui sépare l'Ame masculine de l'Ame féminine, sans espoir d'entente véritable. Deux mondes opposés, condamnés apparemment à s'affronter au cours d'un éternel combat, celui des sexes où les victoires sont inmanquablement suivies de défaites.

Cette prise de conscience, ô combien lucide, resurgira au Moyen-âge. Toutefois ce qui différenciera l'amour platonicien de l'amour courtois, c'est, chez le premier, l'exclusion de la femme, alors que chez le second, dans une pathétique recherche, l'homme et la femme chercheront à transformer de concert leur nature profonde de telle façon que l'antique malédiction perde sa raison d'être et que cette sexualité conflictuelle laisse enfin la place à l'Etre nouveau.

Ainsi les Grecs, grâce au développement de la pensée logique, découvriront chez tout être humain, homme ou femme, une dualité conflictuelle constituée par deux polarités apparemment inconciliaires.

La tête lumineuse éprise d'idéal, de sentiments nobles, épurés; tête qui recherche au-delà de ce monde un royaume de perfection, le ciel, puis le corps obscure, la terre matérielle où naissent les passions asservissantes en hennetée de toute élévation de l'âme. Ce même intellect conduisit ces Grecs, en appliquant une logique bien aryenne, à identifier l'esprit, le ciel, les idéaux, à l'âme masculine et le corps, la terre et ses désirs impurs à l'âme féminine. Virgile nous montre dans l'Enéide, quête du Graal moyenâge, le héros de cette aventure Enée cherchant avant tout à s'affranchir de l'amour de Didon considéré comme une entrave à cette Quête.

Désormais l'obstacle majeur que le Héros masculin doit vaincre c'est la femme. Le Grec, fidèle désormais à cette logique, chercha à partir de la forme masculine, si possible juvénile (les ephèbes) considérée comme transitoire, à concevoir une forme corporelle nouvelle propice à la réalisation de l'idéal pourvuvi dont l'amitié vécue par deux âmes délivrées de leur charge sexuelle peut donner un avant-goût; étant bien entendu, toujours dans cet état d'esprit, que l'âme féminine et sa manifestation corporelle sont incapables de susciter ni de donner naissance à des sentiments nobles, désintéressés, ni à de belles actions.

Nous retrouvons cet état d'esprit à l'aube du Moyen-âge avec l'aventure Carolingienne. Roland, neveu de Charlemagne, nouveau héros de cette Enéide moderne, à l'heure de sa mort tragique dans les Marches pyrénéennes, pense exclusivement à Olivier avec lequel il vécut une virile amitié sacrifiée par l'échange de leur sang et non à Aude sa compagne.

Au vingtième siècle, dans une œuvre très orientée, Montherland fit resurgir puissamment cet amour platonicien en se révoltant contre l'abaissement de l'homme devant la femme et ses amours de midinette. Dans une cruelle satire il montre le guerrier qui abandonne son armure, son casque étincelant, et devient devant des cheveux longs une âme molle. Cet auteur combattrà, jusqu'à son suicide, au nom de cet idéal antique de la virilité pure, au nom d'une homo-sexualité vécue quant à l'esprit sinon quant au corps. Montherland ira jusqu'à voir dans cette résurgence le Christianisme authentique.

Il fallut attendre le huitième siècle, l'avènement de la Civilisation islamique, pour découvrir les germes de nouveaux rapports entre l'homme et la femme. En effet la pensée de Platon trouva un écho inattendu au sein de la classe dirigeante fondatrice d'un Islam ésotérique encore appeler Soufisme. Mais avant de retrouver à cette époque les thèses de l'amour platonien, nous devons auparavant nous débarrasser du cliché occidental présentant la femme musulmane cloitrée, esclave de son seigneur et maître sans aucune initiative possible hormis de mettre au monde et d'élever pendant quelques années les enfant qu'on a bien voulu lui faire. Notre jugement à cet égard peut être faussé dans la mesure où nous donnons à l'acte, au geste, à la manifestation extérieure, publique, la prédominance.

Qu'y a-t-il de plus important, inspirer une action qui sera accomplie par un autre ou réaliser cette action qui n'aurait pas existé sans cette inspiration? (cf Mahomet et Kalidja ou Aïcha). Telle sera l'économie du croissant de lune dans laquelle la femme apporte à l'homme une sagesse occulte, inspiratrice de ce qu'il manifestera en acte. Nous retrouvons ces rapports particuliers chaque fois que l'esprit chevaleresque commence à se manifester.

Nous nous trouvons ici devant une activité féminine non concurrentielle. Le couple découvre un nouveau mode de rencontre et d'échange qui s'efforce de mettre en échec les polarités conflictuelles. Cet état d'esprit, notamment au moment des Croisades, se répandit au onzième et douzième siècle dans tout l'Occident chrétien où au sein des cours principales la femme cultivée devient l'inspiratrice de l'homme, l'arbitre de ses mérites. C'est un immense pas en avant au sein de cette Civilisation aryenne.

Gardant ceci soigneusement dans notre mémoire et pour que ce Conte du Graal et les personnages qui le constituent soient en chacun de nous rendus vivants (Jung dirait constellés), nous devons accepter que d'une manière ou d'une autre nous les portions à l'état embryonnaire ou éveillé dans notre inconscient ou dans notre conscient: la mère et le fils; le père disparu et son épouse veuve; le Chevalier et sa Dame qui représentent les deux parties de notre âme séparées au début des Temps Aventureux. Tous ces Personnages constituent ce qu'on a coutume d'appeler en psychologie: le Soi que cette histoire mythique va nous aider à mieux identifier.

Les différents lieux dans lesquels notre héros va évoluer: la gaste forêt, la tente où sommeille une jeune duchesse que Perceval réveillera tout à fait en l'émorassant et en lui dérobbant son anneau; la cour du roi Arthur; le domaine où un Prud'homme lui apprend le métier des armes et l'adoube Chevalier; le château où il rencontre Blanche fleur; le château du Graal et sa procession; la forêt où il découvre sa cousine tenant sur ses genoux la tête tranchée du Chevalier qu'elle aimait, à nouveau le cœur du roi Arthur et la demoiselle laide à faire peur; enfin le Moutier où son oncle ermite le reçoit et le conseille, ces différents lieux ne sont que des lieux que l'âme en mutation traverse, des états spirituels.

Ainsi la mère de Perceval , la Dame Veuve de Chrétien. Herzeloïde dans le récit de Wolfram von Eschenbach (Her-zeeland -zélande- la maîtresse de la mer) correspond dans la plus large symbolique à l'Inconscient, à la mémoire profonde qui, en chacun, est prête, quand les conditions pour que celle se produise sont réunies, à projeter le passé de la race à laquelle nous appartenons. Ainsi, selon le récit de Chrétien, cette mère déclare à son fils que son mari, qui était le meilleur chevalier de la contrée, fut au cours d'une bataille blesssé aux jambes. Ce qui le rendit infirme. Ne pouvant plus faire face à ses ennemis son domaine périlla. Il connut la pauvreté et dut s'exiler dans ce manoir perdu au fond des bois alors que Perceval avait deux ans. Deux autres frères, nés de cette union, périrent après leur adoubement alors qu'ils servaient deux rois voisins. Ces morts prématurées entraînèrent celle du père, et par voie de conséquence, la retraite hors de ce monde de la Dame Veuve qui ne veut plus rien entendre concernant la chevalerie.

Il faut lire Parzival de Wolfram pour découvrir , lecture plus profonde de cette mémoire, que ce père dont on déplore la mort avait, au temps de sa jeunesse offert ses services au Calife de Bagdad. Ce chevalier, qui était un prince angevin, se rendit ensuite dans le Pays des Maures et épousa la reine de cette contrée: belacane. Plus tard il revint dans son propre pays alors que la reine Belacane met au monde un fils dont la peau est noire et blanche: Feirefis. Le nom de ce chevalier angevin est Gamuret qui ne tarde pas à se rendre en Pays de Galle pour participer à un tournoi, car la reine de cette contrée décide d'accorder sa main au vainqueur. Gamuret gagne le tournoi et se prépare aux épousailles quand un messager venu de France lui remet une lettre d'amour de la reine Ampflise que Gamuret a autrefois aimé. Herzeloïde exige que le prince chevalier , selon les termes du tournois, l'épouse. Le mariage a lieu et le cœur de Gamuret s'enflamme pour sa nouvelle épouse. IL coule auprès d'elle des jours heureux jusqu'à l'appel au secours du Calife de Bagdad qui désire le voir à ses côtés défendre ses possessions.

Que peut-on retenir de ces deux récits? Une remarque générale qui vaudra pour la suite du Conte: chez Chrétien de Troyes le caractère mythique, intemporel des événements racontés. Un bon chevalier reçoit au cours d'un combat une blessure qui le rend infirme, voire grabataire. Ce chevalier apparaîtra plus tard sous les traits d'un roi dont la même blessure a entraîné la ruine, la stérilité de son Royaume. Ce roi, pécheur durant les très longs moments de loisir, attend la venue d'un jeune chevalier qui, voyant devant lui l'arme sanglante à l'origine de cette terrible blessure, demandera pourquoi cette arme saigne encore? Cette interrogation délivrerait le roi de son infirmité et redonnerait la prospérité au Royaume.

Wolfgram von Eschenbach devant ce même récit mythique découvre que ces personnages ont vraiment existé et qu'on peut les retrouver dans l'histoire. Cette découverte il la doit au Graal, le "lapis exilis" la pierre d'exil, l'émersude perdue par Lucifer au cours de sa chute, le troisième œil, l'œil rond, la grande pinéale, celle qui nous ouvre les portes du monde intérieur, de la partie cachée de nous-mêmes, l'au-delà de notre conscience du moment, la pierre qui ouvre les portes de notre inconscient, personnel et collectif.

Wolfgram ne dit-il pas : "Je ne sais ni lire ni écrire et plutôt que voir quelqu'un penser qu'il s'agit là d'un livre, je préférerais me promener nu à condition de ne pas oublier le bouquet de ramille." Wolfgram fait ici allusion à l'Oracle de Delphes, à la baguette magique employée pour révéler l'avenir en s'attachant aux expériences passées; allusion reprise par Nostradamus dans son second quatrain : "la verge en main au milieu des branches..."

Grâce à cette faculté retrouvée Wolfgram va explorer le passé. "Ecoutez maintenant comment sont connus les Élus du Graal. Sur l'arête de la pierre apparaissent les lettres donnant le nom et la lignée de celui ou celle qui doit accomplir le voyage sacré. Personne n'a besoin d'effacer l'inscription car une fois le nom lu, il disparaît." Il découvre ainsi que les personnages du Conte ont eu une existence historique onze générations plus tôt, c'est à dire en pleine aventure Carolingienne, aventure qui constitua les prémisses de la Chevalerie chrétienne, avec la grande figure de Charlemagne, une personnalité hors du commun, qui s'efforça d'ouvrir des écoles publiques pour combattre les puissances féodales qui régissaient le monde d'alors.

Cette incarnation dans l'histoire du Conte du Graal ne saurait nous troubler si nous acceptons de voir dans cette Aventure la naissance et le difficile développement de la conscience de soi. À chaque époque des individus ont pu s'inscrire dans une telle recherche.

Mais l'histoire nous montre également que cette recherche mal conduite, mal préparée, aboutit la plupart du temps à la reconstitution d'un système féodal où la lignée par le sang rouge de la race est remplacée par le sang blanc esprituel, celui de l'idéal proposé par l'Ordre religieux, tout aussi contraignant, tout aussi aliénant; Ordre qui se traduit toujours en pareil saepar la mise en servitude des plus faibles notamment de la femme. Ainsi fit Charlemagne, puisque nous parlons de lui, qui finit par se laisser couronner empereur du saint empire d'Occident par les instances religieuses.

Sachant cela nous comprendrons le comportement de la mère de Perceval qui s'efforce de couper cette âme de ses attaches paternelles chevaleresques féodalisantes. Sachant cela nous comprendrons mieux l'âme féminine qui, dans cette condition serve ne oit, au cours des âges, d'utiliser la séduction et la volupté que son corps procure pour faire perdre conscience à l'homme de son état seigneurial et de ses motivations.

Cette explication psychologique peut sembler partager irrémédiablement ici bas le monde en deux camps: celui des hommes et celui des femmes; celui des maîtres et celui des servantes. Si cela fut vrai dans le passé et l'est encore en bien des endroits du globe et dans bon nombre de foyers, il serait injuste aujourd'hui de généraliser et de nous enfermer dans un sexisme qui n'est en fait qu'une forme, certains disent fondamentale, du racisme. (cf la quatrième dimension). La femme occidentale, si nous nous référions à notre société actuelle, semble de moins en moins répondre aux critères de faiblesse et de servitude. Et pour que notre travail reste paisible affirmons hautement que c'est , à un moment de notre commune évolution, en chacun et chacune que nous devons transposer le débat, le combat, puisque nous possédons les deux polarités. Le rôle mâle chez la femme, le fameux animus, quand il se développe, peut tout à fait s'efforcer de régir , de régner en maître sur son âme qui peut elle aussi à son tour se défendre avec les attitudes que nous venons de décrire, comprenant inconsciemment le danger qu'il y aurait pour elle à se masculiniser de la sorte.

Il en est de même pour l'homme avec sa partie féminine. Les combats que nous menons dans notre vie affective préfigurent, quand cette forme de transfert ne se fera plus, le combat que nos deux polarités se livreront ayant de se comprendre, de se transformer, de s'unir pour mettre au monde une nouvelle forme d'existence.

Mais rien dans ce domaine ne peut être entrepris sans la naissance et le développement de l'âme d'entendement; à savoir la faculté de raisonner en sacrifiant les sentiments que nous portions jusqu'ici aux êtres et aux choses, sentiments qui nous rendaient souvent aveugles quant aux qualités et aux défauts que nous devrions reconnaître avant de nous engager. Avec la nécessité de couper, de tailler, de trancher, de percer, pour voir, pour comprendre. Voilà l'idéal aryen qui sera typifié par les armures et les armes employées par les chevaliers et les chevaliers.

Ainsi dans notre Conte quatre chevaliers en armures magnifiques surgissent de la forêt, ils sont vêtus de blanc, de vermeil, d'azur et d'or. Cette apparition soudaine éveille chez l'adolescent le désir de connaître l'exaltation des armes des tournois. Il les interroge naïvement sur la lance, l'écu, le hauoert.

Il suffira pour le moment de voir dans l'armure en général les habits de peau, la minéralisation progressive du corps au cours des âges qui peu à peu isole l'âme des influences extérieures; ce qui est propre à la fonction Pensée. Couper cette âme en particulier des Puissances tutélaires, parentales qui jusque-là gouvernaient consciemment puis inconsciemment les destinées humaines. Moyen efficace pour prendre conscience de soi et agir éventuellement seul.

La lance typifie la puissance avec laquelle les forces ataviques agissent, bénéficiant d'un engagement affectif passionnel (le cheval indispensable au mouvement rapide que demande la lance pour être dangereuse).

L'épée à double tranchant symbole de l'intellect qui, avec beaucoup d'habileté, s'efforce par des raisonnements bien conduits de mettre à mal la logique de l'adversaire.

L'Ecu représente les doctrines, les lois, les codes, derrière lesquels le chevalier se tient et se protège.

Quant aux couleurs portées, l'azur et l'or qui dominent typifient la lumière froide dont la seule affectation est de comprendre ce que l'on voit. Dans ces conditions d'existence le chevalier aura souvent besoin de se réchauffer au-delà de ce que nous savons. Pour cela il lui faudra quitter l'armure, d'où sa vulnérabilité.

Portant une grosse chemise de chanvre, des braies, des chausses galloises, une cotte en cuir de cerf, Perceval quitte la forêt en emportant la vision de sa mère évanouie au pied du pont-levis. Sorti de cette forêt il découvre une tente merveilleusement belle avec une partie vermeille et l'autre bordée d'orfrôti avec à son sommet, un aigle doré. Perceval pense être devant un lieu saint, un Moutier. Et comme la faim le tourmente il veut y entrer pour prier Dieu afin qu'il lui permette d'apaiser cette faim.

Il entre et découvre avec étonnement, au milieu de la tente, sur un grand lit, une femme assouvie. Descendu hâtivement de son cheval Perceval se précipite sur elle, lui dérobe soot baisers et un anneau orné d'une émeraude claire. Puis, malgré la défense énergique de cette femme qui craignant pour la vie de ce malheureux garçon redoute le retour de son mari, chevalier intraitable quant à son honneur, le "beau-fils" mange une partie des provisions de la Dame et prend congé après lui avoir dit qu'il la récompenserai un jour pour ces bienfaits.

Le mari de retour s'emporte contre sa femme après qu'elle lui eut confessé la scène qu'elle venait de vivre et la condamne à une continue errance dans changer de vêtement, sans nourriture pour son cheval, jusqu'à la punition du coupable.

Commentaire:

Cette scène révoltante où Perceval se conduit comme un rustre qu'il est, perd ce caractère si fidèles à notre vision psychologique nous discernions chez cette pauvre femme la polarité féminine de ce chevalier en herbe, polarité qui aura tout d'abord grandement à souffrir de cette Quête aventureuse.

Reconnaissons ici qu'il n'est pas évident de voir immédiatement, clairement en soi tous les personnages d'un Conte, d'autant que la Quête de l'homme et celle de la femme ne sont pas à l'origine identiques. Dans cette séquence les mauvais traitements endurés par cette femme sont tout d'abord ceux que toute femme endure quand elle se trouve liée à un homme aussi imbu de lui-même, aussi aveugle quant au comportement de celle avec laquelle il vit. Il suffit ici pour chaque femme qui écoute ce Conte de s'interroger quant à la qualité de sa relation avec l'ami ou l'époux de son choix; la jalousie qu'elle discerne, les crises violentes que certaines de ses attitudes déclenchent, les conséquences qu'entraîne ce comportement caractériel etc..

Pour l'homme, il ne peut, hormis peut-être le fait de se reconnaître dans ce chevalier que Wolfram appelle Orilus de la Lande (l'horrible de la Lande), que voir dans cette victime féminine sa propre polarité féminelle qui va devoir souffrir grandement de cette démarche, ayant qu'il reconnaisse l'empêur et les conséquences dramatiques de cet esclavage. En termes clairs, le développement de la raison, de l'entendement, va dans un premier temps, réduire au silence la sensibilité, les possibilités imaginatives de l'âme représentée par cette belle femme; prix qu'il faudra momentanément payer pour devenir un combattant efficace.

Ce chevalier orgueilleux que Perceval rencontrera plus tard sous d'autres traits n'est que l'ombre du véritable chevalier qu'il s'efforcera de devenir par la suite; orgueil qui l'habite présentement, secrètement et qui, plus tard, quand il aura acquis les moyens, les forces nécessaires, apparaîtra au grand jour.

TROISIÈME SÉQUENCE

La cour du roi Arthur.

Perceval, encore simplement appelé "beau-fils", cherche maintenant la direction de Carduel, ville mythique où vit Arthur le roi des Chevaliers. Un charbonnier rencontré lui indique le chemin. Mais alors qu'il arrive en vue du château, en sort un cavalier porteur d'une coupe d'or qui s'éloigne au galop. Ce cavalier entièrement revêtu de vermeil coupe la route de Perceval. S'arrêtant auprès de lui il l'interroge sur les raisons de sa présence en ces lieux. Apprenant qu'il désire se rendre chez le roi, le chevalier vermeil le charge de rappeler à Arthur qu'il est un usurpateur, que les terres sur lesquelles il règne appartiennent à ce chevalier; en foi de quoi il lui a dérobé la coupe dans laquelle il buvait le vin.

Perceval n'a cure de transmettre le message il ne pense qu'à rencontrer le roi, il pénètre dans la salle du festin à cheval, cherche le roi parmi tous ces chevaliers. Ce dernier est plongé dans une profonde rêverie. La rencontre avec le chevalier vermeil l'a profondément troublé. Perceval, toujours à cheval, fait accidentellement tomber le chapeau d'Arthur, celui-ci sort de sa rêverie, lui montre beaucoup de courtoisie, lui demande de pardonner ce moment d'inattention dû à la conduite de ce chevalier qui lui enleva la coupe si soudainement qu'il en renversa le contenu sur la robe de la reine qui regagna sa chambre en bien pitoyable état.

Mais Perceval n'entend pas ce que dit le roi, ne comprend ni sa douleur ni sa honte. Il désire être armé chevalier et posséder les armes de celui qui emporta la coupe d'or. C'est alors que le sénéchal Keu, maître des cérémonies, lui conseille sans perdre de temps de rattraper le chevalier vermeil et de lui prendre ses armes. Perceval rejoint le chevalier qui attend à petite distance du château qu'on relève son défi.

Ce chevalier ne prend pas au sérieux la demande de Perceval. Il repousse durement avec la hampe de sa lance la tête du jeune Gallois qui heurte violemment le col de son cheval. Perceval se fâche, lance son javelot qui atteint l'œil du chevalier vermeil et l'étend raide mort. Puis avec l'aide d'un valet qui l'a suivi il débouille le chevalier de son armure qu'il revêt par-dessus ses propres vêtements qu'il ne désire pas quitter. Il charge ensuite le valet de rendre au roi Arthur la coupe d'or dérobée.

À la cour du roi une pucelle qui n'avait pas ri depuis six années annonce en souriant que bientôt on ne saura trouver dans le monde de meilleur chevalier que Perceval. Elle est grossièrement soufflée par Keu.

Commentaire de cette troisième séquence:

Le roi Arthur est né d'un adultère, celui que le roi gallois Uther Pandragon commit avec Ygerne l'épouse du duc de Tintagel son vassal. Cet adultère fut rendu possible grâce aux services rendus par Merlin, un vieux sage doué de dons paranormaux, qui permit à Uther de prendre les traits du duc pour s'unir à Ygerne. Merlin était lui-même né d'une autre union illicite celle de Lucifer avec une jeune fille qu'il déflora pendant son sommeil. C'est ainsi que par cette forme d'union, Merlin put connaître le passé (héritage paternel) et l'avenir (héritage maternel).

C'est également sur le conseil de Merlin qu' Uther Pandragon construisit une table ronde pour accueillir les douze meilleurs Chevaliers du Royaume. Nous assistons là, symboliquement, à la naissance d'un nouvel Ordre qui s'efforcera par cette orientation où les êtres apparaissent égaux en droit et en devoir, de faire disparaître les priviléges de naissance par le sang. Malheureusement cette table ronde ne put conserver sa place dans le Christianisme à nouveau sous l'influence des forces ataviques qui ressuscitèrent très vite l'autel carré ou rectangulaire. Le rond que l'on retrouve dans le mot Gallois, gal, gol, Galicie, Galilée; le rond d'une tête qui, par l'entendement, la logique, cherche à se libérer de ces contraintes parentales.

Mais une tête ronde doit, sous peine de grave sclérose, ne pas se couper des forces de vie que la polarité féminine, nous l'avons vu, véhicule. Sachant cela nous comprendrons mieux la symbolique de ces unions, à savoir briser le pouvoir des forces du sang, du clan, de la race gardienne des priviléges féodaux. Prenons le cas de Merlin dont l'hérédité est incontestablement luciférienne. Son incarnation ici-bas par le choix et la nécessité le conduit à s'unir charnellement avec une créature terrestre dont le sang va affaiblir en lui sa propre hérédité raciale et le conduire à vivre avec une double nature qu'il n'aurait autrement jamais connue, double nature qui le fragilise au point de le conduire à se lier intimement à une autre créature féminine, Viviane, qui lui fera perdre pour un grand moment son esprit de caste, de puissance contraignante à exercer sur les autres.

Il en sera de même pour Uther Pendragon, le roi gallois qui s'unira à Ygerne ou Igraine l'épouse du duc de Cornouailles, Tintagel, avec lequel elle mit au monde Morgane (née de la mer); Ygerne qui gardait en elle vivante toute l'imagination celtique, notamment sa capacité de communiquer avec l'autre monde; Magmor, Magmel, Amenta, Avallon, pays de l'éternelle jeunesse, des magnifiques palais, des mets délicieux, de la douce musique. Ygerne qui veillait sur la fragile passerelle qui reliait encore ces deux mondes.

Arthur qui naît de cette union illégitime typifie cet Ordre boréal artique où le froid de la raison, de la logique est tempéré par l'appréhension d'un autre monde qui apparaît encore comme une réalité tactile dont les lois différentes puisque ne s'attachant plus au temps et aux espaces que nous connaissons, relativisent ce monde-ci.

Ce même Arthur épouse Gweniwar, Guenièvre, Guenivouivre, Guenifer, Jénifer, porteuse elle aussi de cet imaginaire sans lequel l'Ame de conscience ne pourrait s'édifier. Il s'unira également, sans le savoir, à sa demi-soeur Morgane, qui mettra au monde Mordret qui sera à l'origine de la ruine du royaume. Ce qui montre que le renforcement de la voie imaginative toujours à tendance magique, se fait au détriment de la raison, de la logique stabilisatrice.

D'autant que pour accentuer , accélérer l'affaiblissement des forces du sang qui privilégièrent la structure féodale, Merlin réclama l'enfant du couple illégitime Uther-Ygerne, qui fut confié à un fidèle compagnon de l'enchanteur, Antor, auprès duquel Arthur oubliera ses origines jusqu'à la mort du roi Uther.

Le roi meurt sans successeur. Une épreuve imaginée par Merlin doit permettre de choisir le nouveau roi: une épée enfouie dans une enclume selon une Tradition, dans un socle de pierre selon une autre. L'image est forte. L'épée, nous l'avons déjà dit, typifie l'habileté de l'entendement, de la fonction pensée qui doit libérer l'âme de ses attaches sensuelles. Cette noble fonction s'est trouvée avec le temps peu à peu paralysée d'abord par les dogmes religieux, le socle de pierre (tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église), plus tard par les dogmes scientifiques qui fermèrent peu à peu la porte à l'imagination, passerelle fragile qui donne encore accès aux autres mondes, l'enclume de fer.

Nous voyons ici la subtilité de cette image, à savoir une épée tirée du fer et ce même fer qui finit par l'emprisonner. En clair une raison qui s'établit avec l'observation scientifique, observation qui, livrée à elle-même, paralyse cette raison, l'empêche de devenir une logique qui s'édifie entre deux pôles de référence: le monde intérieur, dit spirituel, et le monde extérieur, dit naturel.

Nous en savons assez pour le moment sur les origines de ce roi. Pour ce qui nous concerne, nous pourrions déjà nous interroger sur l'influence de ce personnage en nous. Est-il constellé? Vivant? Un roi typifie un idéal qui appelle notre adhésion. Etant interpellés par lui nous pouvons le rendre vivant en nous où trouver à l'extérieur des chevaliers qui le manifestent et pour qui la Chevalerie est une fonction: chevaliers Teutoniques, de Malte, du Saint Sépulcre, de l'Ordre du Temple, de Saint Michel, de la Toison d'Or, de la Jarretière, de la Légion d'honneur, du Mérite agricole, ou d'industrie.. Nous retrouvons ici le problème propre aux fonctions auxquelles la société nous attache en nous privant du développement en nous-mêmes d'autres fonctions.

Tout ceci dit pour l'âme encore féminine qui pourrait ici se demander, dans sa vie, ses soucis du moment, ce qu'elle peut avoir à faire avec le roi Arthur et ses preux chevaliers. Elle peut épouser cet idéal, désirer psychologiquement posséder cette épée, bénéficier d'une logique qui la mette bientôt à l'abri des chantages à l'affection qui émaillent son quotidien et dont elle souffre, où bien encore à l'abri des devoirs par lesquels la société l'emprisonne : mettre des enfants au monde par exemple.

QUATRIÈME SEQUENCE

BLANCHE FLEUR

Perceval quitte la Cour du roi Arthur. Sur sa route il rencontre un Prud'homme appelé Gormemans de Gorhaut qui lui apprend le métier des armes. L'apprentissage est rapide tant il sait ces choses d'instinct. Il se sépare de ses habits confectionnés par sa mère pour revêtir ceux qui sont appropriés à son nouvel état. Vient l'adoubement qui le consacre également chevalier. Le Prud'homme eut bien aimé le garder auprès de lui mais Perceval ne peut oublier sa mère qu'il a vue évanouie lors de son départ. Il lui tarde de savoir ce qu'elle est devenue.

Il reprend la route en se remémorant les conseils de ce sage, selon la sagesse humaine, la science du comment qui se garde bien de s'intéresser au pourquoi: ne tuer qu'en cas de nécessité; ne pas trop parler; aider tous ceux qui peuvent avoir besoin de ses services, homme, femme, Dame, demoiselle; prier à l'église selon la coutume; faire le signe de croix avant toute action importante; ne plus se référer aux conseils maternels mais à ceux du Prud'homme.

Mais au lieu de retrouver sa mère, Perceval rencontre une pucelle assiégée dans son château. Elle se nomme Blanche-fleur. En fait deux soupirants la serrent de près: Clamadieu et Enguigneron, ses plus proches voisins. Chrétien de Troyes nous décrit ici une bien curieuse nuit d'amour. Alors que notre héros a été sustenté et se repose dans la chambre mise à sa disposition, son hôte ne peut dans sa propre chambre trouver le sommeil. La situation dans laquelle elle se trouve l'angoisse. N'y tenant plus elle jette sur sa chemise de nuit qu'on peut augurer blanche, un manieau de soie écarlate, sort de sa chambre et se dirige vers celle de Perceval. Tout en pleurant elle vient près du lit où il dort. Elle gémit, souffre très fort, s'incline, pleure tant qu'elle lui mouille le visage de ses larmes; elle n'a pas l'audace d'en faire plus. Perceval s'éveille tout étonné de sentir son visage mouillé.

Voyant la jeune fille agenouillée devant son lit, il la prend dans ses bras et lui demande la raison de cette venue. Blanche-fleur lui demande tout d'abord de ne pas tenir pour vilénie qu'elle soit presque nue. Il n'y a là de sa part aucune malice., puis elle lui raconte le siège qu'elle subit, la famine qui sévit au château.

Blanche-fleur se plantera un couteau fin dans le cœur plutôt que d'appartenir à l'un de ces hommes. Perceval la rassure, lui demande de sécher ses larmes et l'invite à pénétrer dans son lit assez large pour tous les deux. Il l'emorasse doucement. Ainsi reposèrent-ils toute la nuit, l'un près de l'autre bouche à bouche, bras à bras et dormirent jusqu'au jour.

Perceval combat les deux chevaliers, leur fait mordre la poussière et les envoie à la cour du roi Arthur afin qu'ils témoignent de la vaillance de ce nouveau chevalier.

Blanche-fleur eut appartenue à Perceval qui aurait coulé auprès d'elle des jours heureux si son cœur n'avait pas été ailleurs, mais le souvenir de l'heure où il vit sa mère pamée et son désir de l'aller voir est plus grand que nulle autre chose. Il prend congé de son amie en lui promettant que s'il retrouve sa mère vivante il l'amènera et il gérera le château. De même si elle est morte, il laisse sa gente amie à son courroux et à sa douleur, il reviendra bientôt, il s'y engage.

Commentaire:

Pour pouvoir saisir la symbolique qui conditionne, nous le verrons plus tard, la réussite de la Quête, nous devons auparavant nous souvenir des rapports successifs au cours des siècles entre l'homme et la femme, rapports que nous avons évoqués au début de ce travail, à commencer par la femme monture, la femme nocturne, émotionnellement libre de toute entrave intellectuelle interne dont la puissante imagination lui permettait d'échapper aux lourdes contraintes que l'homme, son seigneur, faisait peser sur elle. Femme rejetée par la civilisation grecque qui ne voyait en elle que la polarité ténèbreuse hostile aux lumières de la raison que ces hommes faisaient luire dans le monde. Il fallut attendre le huitième siècle, l'avènement de l'Islam pour découvrir les germes des nouveaux rapports futurs entre l'homme et la femme dont la polarité obscure recèle, découverte de taille, une sagesse que l'homme doit désormais intégrer s'il ne veut pas s'engager dans une démarche sclérosante, voire mortelle.

L'Islam apporte en germe, dans ce bas Moyen-Age, un nouveau mode de rencontre et d'échange qui s'efforce de mettre en échec les polarités conflictuelles. Cet état d'esprit va atteindre l'Occident chrétien avec les Croisades et les Ordres de chevalerie.

C'est, nous le savons, avec Aliénor d'Aquitaine et sa fille Marie de Champagne que ce nouvel état d'esprit va se répandre rapidement dans les Cours de France. Voici un jugement rendu par cette dernière en 1174 à l'époque de ces fameuses Cours d'Amour tenues par les femmes, Cours qui s'efforçaient de trancher les litiges religieux qui ne pouvaient manquer de se déclarer à la suite de la libération des moeurs amoureuses et la remise en question des mariages féodaux bénis par les Instances religieuses:

"Par la teneur des présentes nous soutenons que l'amour ne peut étendre ses droits entre mari et femme. Les amants s'accordent toutes choses réciproquement et gratuitement sans aucune obligation de nécessité, tandis que les époux sont tenus par devoir à toutes les volontés de l'autre. Que ce jugement que nous prononçons avec une extrême maturité ait à passer pour vérité constante."

En fait, pour être juste, c'est au grand père d'Aliénor, Guillaume IX d'Aquitaine, que nous devons ce changement spectaculaire de mentalité. Bravant les foudres de l'Eglise, fidèle gardienne des statuts féodaux dont elle tirait sa force, il déclare que le corps féminin est un Temple dans lequel l'homme vient rencontrer la divinité. Nous ne sommes pas loin du chamanisme qui enseignait les vertus guérisseuses, rajeunissantes de ce corps.

Ajoutons le désir de s'attirer les bonnes grâces de la Dame de qualité choisie en lui montrant beaucoup de déférence et en obéissant apparemment à ses ordres, et nous aurons le point de départ, dans cette Occitanie déjà profondément marquée par cet esprit universaliste, nous dirions aujourd'hui oecuménique, que l'Islam de cette époque répandait, de ce qui deviendra un siècle plus tard l'Amour Courtois.

Bien sûr la femme ne pouvait se satisfaire de cette reconnaissance corporelle. Elle désira être appréciée pour d'autres qualités, mentales, spirituelles celles-là. Elles y travaillèrent, ces femmes nobles; certaines devinrent savantes au plein sens du terme. Elles surclassèrent les hommes occupés à d'autres tâches, la plupart du temps militaires, que ce soit dans le domaine de la connaissance, de l'art, de la musique.

Mais ces échanges ne faisaient pas disparaître le sentiment qu'elles étaient différentes des hommes; même le service d'amour qui faisait de l'homme qui consentait à s'y conformer un véritable adorateur, faisait ressortir paradoxalement encore plus cette disparité.

Rappelons ici les étapes de ce Service, de ce "Fine Amor". Il commençait par le Fenhedor. L'homme contemplait, dans une adoration muette, sans aucune marque extérieure, la femme choisie. Venait ensuite le Précador où il pouvait montrer ses sentiments par le regard. Avec l'Entendedor il s'entretenait avec l'objet de sa dévotion et prêtait serment de fidélité. Venait enfin le Druz avec la permission de baisser la Dame, le Tener, de la tenir dans ses bras, le Menajar, de la caresser, le Jaser, de coucher à ses côtés. Avec le Plus et le Surplus nous ne sommes plus dans l'Amour Courtois.

La femme qui par son tempérament manifeste essentiellement la polarité vie, l'Eros unificateur, simplificateur pour le retour à l'unité, ne pouvait encore se satisfaire de cette adoration. Elle estima qu'il était temps de rechercher avec l'homme l'union intime, la fusion de deux en un de façon à ne plus manifester qu'un seul esprit, une seule âme, un seul cœur, un seul battement de cœur, un seul corps. Commença alors un formidable combat dans lequel et par lequel on chercha à nier les différences, à combler les séparations, s'en suivit une véritable passion crucifiante au sens religieux du terme qui saisit ces amants et les conduisit à vivre des comportements tragiques dont les héros mythiques nous rappellent l'actualité, ces grands amoureux que furent: Héraclès et Dejanire; Enée et Didon; César et Cléopâtre; Paris et Hélène; Otello et Desdemone; Roméo et Juliette; Abélard et Héloïse; Lancelot et Guenièvre etc..

Car chacun ne peut aimer l'autre qu'à partir de soi. On ne peut devenir l'autre, être l'autre, que quand on a éveillé une conscience de soi. On peut il est vrai, (l'Orient, sur le plan spirituel, par des exercices pénibles en donne les moyens), anéantir cette conscience, mais n'existant plus on n'est pas devenu l'autre pour autant. On ne jouit plus de la vision de l'autre ni de son amour . Il n'y a plus que l'autre. Le vis à vis ayant disparu pour le fidèle ou pour l'amant le problème reste entier.

Toutefois ce jeu tragique qui aboutit souvent à la mort de l'un ou des deux amants ici-bas, doit un jour être repris et vécu à l'intérieur de chacun, ce qui est le propre de l'Oeuvre au rouge. C'est ce que viendra dire plus tard à Perceval la Messagère du Graal. Un jeu qui ne conduit plus à la mort mais à la vie en réunissant en chacun deux polarités qui dans leur séparations momentanées mirent au monde la conscience de vivre, d'être quelqu'un, ce quelqu'un qui, un jour, à pour tâche de réunir ce qui était séparé et ce faisant de mettre au monde son nom propre.

Mais nous n'en sommes pas encore là avec Blanche-fleur. Perceval le simple, le pur, l'innocent, par inspiration joue avec elle le "Fine Amor", le Service d'amour aigrégé, même ce que plus tard il devra vivre en lui-même. Ce rencontre, la confrontation avec sa polarité féminine quand sera éveillée, cette belle au bois dormant. Une implication sexuelle dans cette quête de l'unité retarderait d'autant ce réveil, cette rencontre, cette confrontation. Car l'union sexuelle, par l'extase qu'elle procure symbolise la perte de conscience de soi que momentanément doivent vivre ceux et celles qui désirent rechercher l'unité sans réanimer la polarité amoindrie, que ce soit sur le plan religieux: l'extase mystique ou sur le plan conjugal, ou extra ou intra-conjugal : l'orgasme. En vivant avec Blanche-fleur la nuit que nous avons décrite Perceval projette ce Grand Oeuvre qu'il accomplira plus tard quand il comprendra ce que manifeste la Procession du Graal, procession à laquelle nous allons maintenant assister.

CINQUIEME SEQUENCE

LA PROCESSION DU GRAAL

Après avoir quitté Blanche-fleur Perceval arrive près d'une rivière. Aucun pont n'en permet la traversée. Mais un vieil homme qui pêche dans une barque lui propose de l'héberger. Qu'il monte simplement sur la colline et il verra sa maison. Perceval se dirige vers le lieu indiqué, mais une fois au sommet il ne découvre qu'un horizon vide. Découragé il s'apprête à redescendre quand soudain dans le vallon surgit une tour. Sans se poser de question Perceval se dirige vers elle.

Il pénètre dans une salle carrée. Au milieu de la salle, sur un lit, se tient l'homme, le pêcheur de la rivière, infirme, pour ne pas dire grabataire. Mais alors que ce dernier lui souhaite la bienvenue, entre un valet porteur d'une épée que la nièce du roi pêcheur lui envoie. L'infirme la remet aussitôt à Perceval en lui disant que cette arme lui est destinée.. Et tandis qu'ils parlent de choses et d'autres un valet sort d'une chambre tenant une lance toute blanche par le milieu. De la pointe du fer une goutte de sang vermeille coule jusqu'à la main du valet.

Perceval a grande envie de demander le pourquoi de cette manifestation mais il se souvient du conseil du Prud'homme: se garder de trop parler, et décide de se taire.

Surgissent alors deux autres valets porteurs de chandeliers d'or fin et nuelle; en chaque chandelier brûlent dix chandelles. Puis une demoiselle demanda un gral entre ses deux mains. Quand elle fut entrée un si grand éclat illuminé la salle que les chandelles perdirent leur clarté comme font les étoiles quand se lève le soleil ou la lune. Après elle vint encore une autre demoiselle portant un bailloir d'argent. Le Graal qui allait devant était d'or pur orné de pierres précieuses les plus riches, les plus chères qui soient en mer ou en terre. Comme la lance, tous devant le lit passeront de la chambre en une autre. Perceval garde le silence pour les raisons évoquées plus haut.

D'autres valets dressent ensuite une grande table d'ivoire. Le roi infortuné et Perceval se restaurerent. Notre héros se tait toujours. Quoi qu'il arrive il ne posera aucune question sur cette étrange procession qui repasse devant eux, dorée chaque met. Il attendra le matin suivant pour interroger un valet sur cet insolite spectacle. Après une reposante nuit, il s'éveille, s'habille, sort de sa chambre saisi par le silence qui l'environne. Le château est déserté. Mais alors qu'il quitte lui-même le château et passe sur le pont-levis, celui-ci se relève brutalement et le cheval de Perceval doit faire un bond pour se retrouver hors du château.

Commentaire:

Nous voici arrivés au cœur du récit. Et pour nous efforcer de voir plus clair dans cette énigme ainsi posée nous devons nous souvenir que Chrétien de Troyes a reçu des mains du comte de Flandre un livre que sur son ordre il mit en rimes: le Conte du Graal. Bien des hypothèses ont été avancées sur la provenance de ce livre. Une des plus usitées admet l'acquisition de ce manuscrit par Philippe d'Alsace lors de sa participation à la troisième croisade; manuscrit dont l'origine n'est pas révélée pour autant.

À la même époque un autre récit (Peredur le Gallois, d'un auteur anonyme) se repandait en Occident chrétien. Nous y retrouvons en grande partie l'histoire du Graal mais une histoire plus frustre, plus sauvage, plus confuse aussi. Comme si les deux auteurs avaient puisé à une même source. Dans le récit de Peredur l'image de la procession est terrible: un vieillard assis sur un coussin, Peredur à ses côtés, voient venir à eux deux hommes portant une immense lance de laquelle s'écoule deux ruisseaux de sang. Deux pucelles suivent ces hommes porteurs d'un grand plat où l'on découvre la tête d'un homme baignant dans son sang.

Nous comprenons que Chrétien , compte-tenu de la sensibilité de ses lecteurs éventuels ait pu édulcorer cette terrible scène et fait disparaître la tête sanglante de la victime et remplacé le glaive par un objet mystérieux, lumineux ,appelé graal . En fait le récit de Peredur reprend à son compte une ancienne légende celtique qui veut qu'une lance avec laquelle on a tué saigne à nouveau en présence de l'assassin, le désignant ainsi à ceux qui doivent venger la victime. Ici est également rappelée la mythologie celtique qui fait souvent référence à une lance au haut pouvoir destructeur. Cette lance est neutralisée quand on plonge sa pointe dans un chandelier rempli de sang.

Le thème de la lance sanglante est repris par Robert de Boron , qui sous l'influence chrétienne désireuse de christianiser le Conte, reconnaît celle du soldat romain Longinus qui, lors de la crucifixion, perça le flanc du Christ, le sang alors répandu fut recueilli par Joseph d'Arimatée dans la coupe qui servit lors de l'ultime Cène.

Wagner, dans son œuvre musicale inspirée par le récit du Graal, voit essentiellement dans la lance , l'arme qui atteignit le roi pécheur dans ses parties viriles, le rendant ainsi impuissant. Wagner relie ce fait à la fréquentation d'une créature qui épuisait chez ce roi l'énergie qu'il eut dû employer à la défense de son royaume et du Graal qui en garantissait la longévité. Il est évidemment tentant de voir symboliquement dans la lance et la coupe que beaucoup identifient au Graal, les organes sexuels dont l'Eglise interdisait l'union à ceux qui désiraient participer aux combats spirituels dont dépendait l'avenir de l'humanité.

Ces diverses explications devraient nous mettre en garde quant à la tentation de donner une explication définitive au symbole reconnu, mais également, comme Perceval, de nous taire devant le mystère de la lance qui saigne. Car il y a là un réflexe bien naturel, celui de l'âme qui sait, intuitivement, que ce secret dévoilé, révélé, elle ne pourra plus vivre comme auparavant. Interrogeons autour de nous, nos familiers, nos relations, nous serons étonnés de leur manque de curiosité concernant les mystères de la naissance, de la mort, de l'au-delà; non seulement leur manque de curiosité mais encore leur volonté déterminée de ne rien savoir et d'attendre que ces mystères leur soient révélés quand il le faudra.

Concernant cette lance qui saigne, à l'origine de la Procession nous pouvons ici discerner trois types d'explications symbolisées successivement par les deux valets porteurs de chandelier, par la demoiselle porteuse du Graal, par la seconde demoiselle porteuse du reliquaire.

A savoir celle de l'ancienne Chevalerie, celle de la Chevalerie Courtoise, celle de la Chevalerie chrétienne cistercienne. Les chandeliers d'or fin , le grail également d'or fin constellé de pierres précieuses, le tailloir clignant ayant tous une fonction illuminatrice; le dernier, il est vrai, comme nous le verrons, sera le reflet des autres sources lumineuses.

L'ancienne Chevalerie découvre dans l'histoire la lutte sans cesse recommencée de deux lignées: celle du bien, des forces lumineuses, conduite par l'Archange Michaël, celle du mal, des forces ténèbreuses, conduite par Lucifer. Deux lignées qui se livrent un combat sans merci les forces spirituelles, blanches, chevaleresques contre les forces féodales, asservissantes, noires. Combats immortalisés, notamment dans les "saga" scandinaves, germaniques , au cours desquels les dieux et les hommes qui, à ces époques vivaient ensemble bien que n'habitant pas dans le même degré de matière, combattaient un ennemi commun, combat que Wagner a remarquablement mis en scène autour d'un fatidique anneau de puissance.

Ce thème a été magistralement repris par un auteur britannique Tolkien après qu'il eut redécouvert de vieux grimoires appartenant à la mythologie celtique. Lire "Le Seigneur des Anneaux"; anneaux que se disputent les forces noires et blanches.

Un autre visionnaire, docteur en philosophie mort au milieu de ce siècle: Stein, a cru reconnaître dans le trésor des Habsburg, que l'on peut contempler au château de Hofburg à Vienne, la lance de longinus à qui il donne une plus grande antiquité. Cette lance aurait été celle qu'aurait employé Phinée, petit fils d'Aaron, devenu grand prêtre, qui transperça, selon la Thora de Moïse, un Hébreu et une Midianite qui, à l'origi d'une tente s'afforçaient intimement d'unir leur destin. Ceci à titre d'exemple pour sauvegarder la pureté du sang de la race.

Le ton est donné. Suivant ce prophète des temps modernes cette lance aurait joué un rôle primordial dans l'histoire du Christianisme. Ainsi elle aurait été entre les mains de tous les conducteurs de peuple qui auraient oeuvré au côté de l'Archange. Ainsi Constantin quand à la bataille de milvius établit la souveraineté de l'Empire romain et conduisit à la proclamation du Christianisme comme religion officielle de Rome. Ainsi Théodose qui vainquit les Goths; ainsi Théodoric qui refoula le féroce Attila.

Au huitième siècle la lance était, toujours selon Stein, entre les mains de Charles Martel lorsqu'il battit les Arabes à Poitiers. Il en fut de même pour Charlemagne durant ses conquêtes. Pas moins de quarante cinq empereurs la revendiquèrent entre le couronnement de Charlemagne et la chute du vaste Empire germanique.

Guerres saintes, croisades, expéditions punitives, seront le leitmotiv de cette quête du Graal que nous appellerons au premier degré et dans l'quelle nous inclurons les Ordres de Chevalerie au service d'un idéal politique ou social. On voit ici le problème du mal dans une certaine lumière, celle des bougies et des cierges; le mal étant l'adversaire reconnu, adversaire politique, racial, tribal, que nous devons neutraliser, voire éliminer, avec la vive conscience que la race à laquelle nous appartenons, le pays où nous sommes nés, représentent les forces du bien que le Dieu auquel nous croyons priviliege, aide, récompense pour ces actions méritoires bien que la structure féodale puisse encore être reconnue dans ces différents camps notamment avec la place insignifiante que tient la femme au sein des instances gouvernementales.

C'est avec la Chevalerie Courtoise que cet état d'esprit commence à être remis en question, avec la reconsideration de la fonction féminine, comme nous le verrons dans la séquence suivante et la prise de conscience que le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, sont en chacun intimement liés. D'où la nécessité de découvrir dès que possible dans notre conscient et surtout dans notre inconscient "l'ennemi" que nous avons jusqu'ici combattu à l'extérieur et dont la reconnaissance nous prépare bien des surprises.

Mais n'est-ce-pas là l'esprit de l'Evangile dans ce qu'il a de plus essentiel? Ici la lumière se fait plus vive, le Graal scintille de toutes ses gemmes et rend bien pâlotte la lumière des bougies qui, jusque-là étaient la seule source lumineuse. Puis vinrent, pour clore ce Moyen-Age, ces extraordinaires onzième et douzième siècles et l'esprit courtois dont nous nous sommes déjà entretenus. La recherche sincère entreprise par l'homme et par la femme pour accéder ensemble à un nouvel état d'union. Ce nouvel état d'esprit se répandit rapidement et se développe dans les Cours européennes.

Est-ce à dire que les temps Aventureux allaient prendre fin et qu'un nouvel Age, une nouvelle conception de la vie à deux, à plusieurs, allait apparaître? C'était oublier l'Eglise qui ne pouvait, sous peine de disparaître voir l'état féodal perdre ses droits.

Ce Graal devait, au plus tôt, perdre sa vive lumière, être reflété, tamisé, coloré différemment. La seconde demoiselle, porteuse du tailloir d'argent, symboilise cette nouvelle source de lumière cléricalisée qui allait persister. Le Conte du Graal de Chrétien qui ne porte pas la marque d'une religiosité excessive, doit être au plus vite interdit selon les doctrines romaines ce que sera Robert de Boron dans son "Histoire du Graal", bien maladroitement il est vrai, et dans un second temps remaniée par un nouveau récit qui sera l'œuvre des Cisterciens de Bernard de Clerville: "la Quête du saint Graal".

Robert de Boron était un troubadour qui vivait à la Cour de Gauthier de Montfaucon, comte de Montfaucon. On lui doit la traduction en prose d'un Evangile apocryphe que l'Eglise répandit au cinquième siècle parmi ses clercs: l'Evangile de Nicodème, qui relate les gestes de Joseph d'Arimathée après que Jésus ait été crucifié. C'est cette histoire en tout point extraordinaire, d'autant d'autant incroyable, que R.de Boron va incorporer à l'histoire du Graal.

Et pour démoiée discréditer le récit de Chrétien de Troyes il affirme que jamais la grande histoire du Graal n'avait jusqu'ici été contée. Je n'oserais écrire, poursuit-il, ni ne pourrai le faire si je n'avais eu le grand livre où cette histoire est consignée et où le grand secret qu'on nomme Graal est révélé.

Ainsi, commence à raconter ce poète, le plat que Jésus utilisa pour son dernier repas avec ses apôtres, chez Simon le Lépreux, Pilate le donna à Joseph d'Arimathée qui y recueillit le sang qui coulait des blessures du Christ lors de sa descente de croix.

Pilate est le gouverneur romain qui permit la crucifixion de Jésus et Joseph d'Arimathée un homme riche, Conseiller au Sanhédrin Juif, propriétaire du tombeau neuf dans lequel Jésus sera inhumé.

Les Juifs ayant appris ce que Joseph avait fait se saisissent de lui et le jettent au fond d'un profond cachot où il va croupir durant quarante années. Laissé sans nourriture, il va soutenir sa vie uniquement avec les forces que lui procure le Graal. Libéré par Vespasien et Titus lors de la prise et la destruction de Jérusalem, il va, suivi de sa famille, emporter ce sang recueilli, hors de Palestine, jusqu'en Angleterre.

Ainsi la première lignée du Graal chrétien voit le jour.

Joseph a une sœur à l'étrange prénom de Enygæus, dotée d'un mari Ibron ou Hebron. Ils auront douze fils. L'aîné Alein, conduira la famille en Grande Bretagne après la mort du père qui surviendra assez vite. Ils reconstruisent la table de la Cène pour poser le Graal. Un gros poisson est pêché par Hebron ou Bron suivant les rimes, ce qui justifie son identité avec le roi pécheur. Cette lignée qui deviendra une dynastie bénéficiaire de la protection du Très Haut.

Ce récit plein de gaucherie, d'innocence, et d'inviscindance, inspirera l'autre continuateurs qui avec ce canevas réintroduiront les coutumes du monde celtique. Par exemple: "Le Grand roman de Lancelot et du Graal". Des idées nouvelles sont ajoutées: Joseon sera baptisé par le diacre Philippe. Il deviendra le premier évêque de la Chrétienté. Une nouvelle lignée verra le jour. Joseon, toujours lui, baptisera à Sarraz le roi sarrasin Mordrain ou Mescien après l'avoir converti. De cette lignée royale, celle-là, les futurs héros du Graal naîtront: Peïès, Lancelot, Gaiaad dont nous allons bientôt parler.

Tout cela sera le travail d'amateurs, travail qui sera vite repris par des professionnels, les Cisterciens qui vont écrire un nouveau récit propre à résoudre d'une manière satisfaisante le mystère de la lance qui saigne et à montrer à l'évidence, que le Graal n'est en définitive que le Sacrifice de la Sainte Messe. "Pourquoi rechercher, vont-ils dire, dans une Tradition douteuse les traces d'une coupe chargée de tous les prestige alors que le Cadeau de la Messe apporte toutes les vertus dont notre âme a besoin pour évoluer". Cette "vérité" les Cisterciens affirment, par les soins de l'Inquisition, l'inculquer aux Albigeois.

Cette œuvre qui se veut convaincante, magistrale, reprend le travail, il faut bien le dire brouillon, de Rude Boron, pour ne plus laisser place en fin de compte qu'au Sacrement de la Messe, véritable manifestation du Graal, le cortège de Chrétien de Troyes étant remplacé par la Liturgie romaine, les pucelles et les valets par des évêques. Plus fort encore, Perceval est remplacé par un Chevalier sans peur et sans reproche, Gaiaad; Gaiaad le parfait selon la règle cistercienne.

Ainsi les buts très particuliers de cette Quête vont apparaître peu à peu épuiser les objectifs de la Chevalerie terrestre, la noblesse gouvernante (concurrente dangereuse de l'Eglise) par une plus haute aventure, une expérience spirituelle qui culmine avec l'extase religieuse.

Dans ce récit les moines blancs (Cisterciens) ermites et recluse vont endoctriner les Compagnons de la Quête. Gauvin, endurci par le mal, ne verra pas le Graal. Lancelot repenti, racheté par la pénitence, pourra seulement le contempler. Perceval pur mais naïf le contemplera également. Seul GalAAD vivra le ravissement. C'est une Quête personnelle, sans femme, sans amie, sans épouse. La Quête quitte la terre pour la recherche des mystères d'en haut.

Cens cet état d'esprit le Graal, le Calice de la Messe, la coupe de communion, ne peut être donné qu'à celui qui répond à un critère impératif la virginité de fait et d'intention. Cisterciens, Dominicains, Franciscains, Templiers, en feront un principe incontournable. Seule la virginité conduit à vivre une véritable rencontre avec le Haut Maître, conduit au ravissement. Seule la virginité épouvanter et entretient les forces mentales et physiques pour vivre et prêcher l'Evangile.

C'est dans cet état d'esprit que le Concile de Latran (1215) retira le Calice aux fidèles et le réserva aux prêtres. Car la femme éveille le désir chez l'homme. Elle est, par sa nature même, soumise aux forces du sang génésique qui veille à la reproduction de la race. Il y a là un désir mortel pour la force créatrice spirituelle, une véritable émasculation, une paralysie de la langue, phallus spirituel, qui se traduit dans le Conte du Graal par l'épée qui se brise entre les mains du chevalier félon.

Ne soyons pas étonnés de cette vision pure et dure. Les Pères de l'Eglise l'ont partagée: Clément d'Alexandrie, Justin, Origène, Augustin qui prêchait la chasteté monastique pour tous. Mais alors qu'on lui faisait remarquer que ce mor d'ordre risquait de dépeupler la terre, il répondait " Ahi Plût à Dieu qu'il en soit ainsi, la Cité de Dieu serait plus vite remplie et plus vite atteinte la fin de ce siècle. La chasteté, ajoutait-il, seule fait de vrais Chrétiens; l'acte procréateur est inséparable de la concupiscence qui est toujours un mal.

Ce que ces bons Pères ignoraient c'est qu'il existe une chasteté spirituelle à laquelle ils dérogeaient gravement en voulant avec des moyens coercitifs (vérifiables viols des âmes) imposer leur croyance aux populations non encore gagnées à cette foi nouvelle.

L'utilisation du phallus spirituel, l'insemination de doctrines contestables dans des contrées résolument hostiles à cet ensemencement (nous pensons ici à l'horrible Croisade contre les Albigeois, à ce viol collectif suivi de la mise à mort de ces âmes occitanes) est une façon de polluer la Couée, de répandre d'une manière perverse, tout en s'en nourrissant, du sang génétique inconnu.

Nous allons maintenant décrire succinctement les principaux épisodes de cette nouvelle Quête du Graal selon l'optique cistercienne chère à Bernardo de Ciervaux, pour avoir une meilleure idée de cette lumière réfléchie, bataurisée, du Conte de Chrétien de Troyes , lumière que le tailloir d'argent porté par la seconde vierge de la Procession symbolise.

Nous associons tout d'abord à la conception de Galaad qui deviendra le chevalier type, sans peur et sans reproche. La fille du roi Pélès, ou roi pêcheur attire Lancelot et, sans qu'il s'en aperçoive, lui fait boire un philtre d'amour. Lancelot s'unit au fantôme de Genivère , sa bien aimée, qui lui apparaît alors qu'il étreint Josiane. Quand il revient à lui il s'aperçoit de la supercherie, mais Gaalaad est procréé. Ce fils miraculeux est alors confié à l'Eglise, dans une abbaye de nonnes qui, par confesseur interposé, vont prendre soin de l'éducation de l'enfant.

L'enfant devenu un superbe adolescent, nous retrouvons les chevaliers à la Cour du roi Arthur un jour de Pentecôte. Un messager entre dans la salle du festin et invite Lancelot à se rendre dans une abbaye afin d'adouber un jeune valet qui s'y trouve. Apparaît alors sur le dossier d'un siège, nommé siège périlleux car seul un parfait chevalier pourra s'y assoir, une inscription " Quatre cents cinquante quatre ans après la passion de J.C, jour de Pentecôte, ce siège doit trouver son maître.

Lancelot retrouve son fils, et l'adoube chevalier. Ce chevalier apparaît ensuite à la cour du roi en armure vermeille, c'est Gaalaad, de haut lignage car descendant de Joseph d'Arimathée, lui-même descendant de David. Passe alors devant le perron du château un marbre flottant sur la rivière, sur lequel on aperçoit fichée une épée. Celui qui la retirera sera nommé le meilleur chevalier. Gaalaad seul dégagé l'épée. Lancelot est destitué de ce titre.

Au cours d'un nouveau festin, alors que le tonnerre gronde et que le soleil devient éblouissant, apparaît le Graal couvert d'une soie blanche alors que se répand une bonne odeur de mets délicats. Devant ce prodige les chevaliers décident de reprendre le chemin Aventureux, sans femmes, sans amies, sans épouses.

Galaad découvre l'écu de Nascien, ce premier roi de la lignée du Graal qui fut baptisé par Joseph d'Arimathée, et l'adjoint à son armement, et prend la route. Son premier exploit se rapporte à la délivrance de pucelles enfermées dans un château. La mission de Galaad se précise. "De même Dieu a envoyé son Fils, de même il a envoyé son chevalier Galaad."

Tes autres chevaliers ont également pris la route, en particulier Lancelot et Perceval qui rencontrent sur son chemin une recluse murée qui a sacrifié des amours terrestres pour attendre le véritable mariage spirituel. Elle s'efforce de désarmer moralement Perceval. Il doit abandonner la Quête et ne pas rechercher Galaad qui l'a vaincu en tournois quelques jours plus tôt. Elle lui rappelle que pour réussir la Quête il faut être chaste.

Vient le tour de Lancelot à qui la recluse conseille le végétarisme, l'eau claire, la Messe quotidienne, et le port d'une haire, car il a visiblement le seng trop chaud.

En passant rapidement sur l'épisode où l'on apprend que Nascien fut paralysé après avoir voulu imprudemment contempler le Graal, mais que cette infirmité sera guérie quand il pourra embrasser le neuvième chevalier de son lignage, quatre cents ans plus tard, nous arrivons à une histoire extraordinaire vécue par Galaad, Bohort et Perceval. Ils se trouvent sur une nef où un lit attend le meilleur chevalier. Une épée veille et mutilé tout prétendant inapte. Sur ce lit est écrite l'histoire de l'arbre de vie, qui est en fait la doctrine cistercienne sur la création, doctrine assez étonnante, originale même, que nous pouvons ainsi résumer:

Conseillés par le diable Adam et Eve mangent le fruit de l'arbre de la connaissance. Ils découvrent leur nudité, en ont honte et sont chassés du Paradis. En souvenir de leur infortune un rameau blanc qui deviendra un arbre est planté, car ils ont été chassés net de vilenie, de luxure. En clair Eve était encore vierge quand elle quitta ces lieux. Ce n'est qu'après que Dieu commanda à Adam de connaître sa femme. Mais Adam et Eve étaient si pleins de vergogne que leurs yeux n'eussent pu souffrir qu'ils s'entrevisssent à faire si vilaine besogne, cependant ils n'osaient enfreindre le commandement.

Dieu saisi par la crûte leur accorda l'oscurité mais persista dans sa volonté car il fallait restaurer la dixième légion angélique précipitée sur terre.

L'épisode suivant qui nous conduit au manoir de Carceloie pourrait laisser dubitatif celui ou celle qui ne serait pas saisi par l'esprit saint. Mal reçus par des chevaliers qui occupent les lieux, Bohort et Galaaed se livrent à un véritable massacre. Devant tant de corps étendus et afin de faire taire sa conscience diarmée, Bohort ne pense pas que Dieu les aimait sinon il n'aurait pas accepté de les voir traiter de la sorte. Un prêtre sort du château portant le saint Calice, mais voyant le carnage, il s'arrête ébahi, récuse. Mais Galaaed le rassure : " N'ayez pas peur. Nous sommes de la maison d'Arthur. Nous avons été assaillis. La réaction du prêtre est immédiate : " Vous avez fait la meilleure action que firent jamais chevaliers. Ils étaient des renégats, voire que des sarrasins. Dieu vous sait gré de les avoir tués." Ultime réflexion de Bohort : " Si cela n'avait pas plu à Dieu nous n'aurions jamais pu abattre tant de gens."

Puis nos chevaliers accompagnés de Perceval qui les a rejoints et de sa soeur, la messagère du Graal, arrivent en vue d'un château occupé par des chevaliers qui imposent un curieux droit de passage. Lorsqu'une pucelle passe par ce lieu elle doit remolir une écuelle du sang tiré de son bras droit; ceci pour maintenir en vie une lépreuse. Si cette pucelle était en outre fille de roi et soeur de Perceval, la lépreuse serait guérie. Nos chevalier refusent, se battent, abattent dix combattants adverses, puis d'autres encore. La bataille dure jusqu'au soir, jusqu'au moment où un Prud'homme leur offre l'hospitalité au château pour la nuit. La bataille pourra reprendre le lendemain. Mais, surpris, la pucelle du Graal accepte de donner son sang bien qu'elle puisse en mourir. Ce qu'elle fit la saignée accomplit.

Les chevaliers emportent sur une nef le corps de la morte qu'ils ont embaumé. Ils navigueront six mois durant lesquels Lancelot sera mis en présence du Graal couvert de soie vermeille. Au cours de la Messe, trois hommes désincarnés arrivent au dessus du Graal, deux d'entre-eux remettent le plus jeune entre les mains du prêtre qui chanceille. Lancelot se précipite pour l'aider mais un souffle brûlant le rejette en arrière. Vingt quatre jours se passeront avant qu'il reprenne connaissance.

Le dernier épisode nous conduit au château de Corbenic (corps-béni) où nous retrouvons le roi Pélès alias Nascien. Le temps est menaçant, il fait très chaud. Un vent violent souffle par rafales. Le roi entre gisant sur un lit porté par quatre ouzelles. Il souhaite la bienvenue à Galaaed.

Une voix se fait entendre: " Que ceux qui ne doivent pas s'asseoir à la table de J. Christ se retirent." Les portes de la saile s'ouvrent avec fracas des anges apparaissent tandis que Joseph d'Arimathée descend du ciel, crosse en main et mitre sur la tête. Ces anges portent deux cierges, une toile de soie vermeille et une lance qui saigne abondamment. Cette lance est placée au dessus du saint vase qu'elle remplit. Une hostie est tirée du vase, elle est élevée alors qu'apparaît une figure d'enfant au visage rouge, enflammé, qui entre dans l'hostie. Joseph disparaît pendant que sort du vase un homme nu dont les mains, les pieds, le corps saignent.

Cet homme dit: " Mes chevaliers qui mi avez tant cherché, je ne peux plus me cacher à vos yeux, il convient que vous voyez une part de mes mystères." Puis il donne la communion à Galaaed en lui disant: " Bais-tu ce que je tiens entre mes mains? C'est le plat dans lequel J. Christ mangea l'agneau et parce que ce plat fut au gré de tous les honnêtes gens on l'appela le saint Graal."

Epilogue: Le roi est guéri avec le sang de la lance dont on lui masse les jambes. Il finit ses jours ici-bas dans un monastère blanc (Cistercien). Galaaed ayant une nouvelle vision du Graal, tombe face contre terre sur les dalles de la chapelle. Il meurt. Une main descend du ciel et emporte le saint Vase. Perceval rejoint un ordre religieux. Il y vivra un an et trois jours, puis mourra également. Reste Bohort qui rejoindra la cour du roi Arthur et portera témoignage de cette Aventure qui inspirera d'autres conteurs qui lui donneront une suite. (Didot Perceval; Lancelot Graal; les amours de Lancelot; la mort d'Arthur, Mordret.)

Si nous nous sommes attardés sur cet extraordinaire récit cistercien du Graal, c'est qu'il révèle ce qu'il voulait ne pas dévoiler, mais que l'inconscient de ces moines a quand même exprimé: le mystère de la Messe, cette substantiation vitale pour l'Eglise romaine et orthodoxe, qui apparaît symbolisée sous les traits tout d'abord d'un homme livré par deux autres (le Père et l'Esprit saint) entre les mains du prêtre. Cette terrible image montre, mieux que tout discours, ce qu'on a fait subir à Jésus de Nazareth dans l'Eglise après sa mort. La magie qu'elle a élaborée pour se maintenir en vie, comme la lépreuse de ce Conte qui avait besoin d'un sang pur pour subsister au cours des siècles. Image plus explicite encore sous les traits de cette figure d'enfant au visage rouge, enflammé, entrant dans l'hostie..

Nous comprendrons mieux ainsi pourquoi le tailloir d'argent, ce plat servant à découper la victime animale avant le repas, ciot la Procession de Chrétien de Troyes.

(à suivre)